

Un entretien avec... Gustave Samazeuilh



Gustave SAMAZEUILH

Celui qui passe pour le Prince des Interviewers et le Roi des Enquêteurs — nommez-le — et que, par un juste retour des choses, j'interviewais moi-même un beau jour, me donna certaine petite leçon dont je voudrais faire mon profit.

— Ce n'est pas, mon cher confrère, que je vous conseille de déranger vos consentantes victimes, me dit cet homme astucieux et considérable : cela évite même quelque complication. Mais le meilleur, le plus pertinent, le plus juste de ce que vous direz d'eux vous sera donné par des procédés déductifs chers à feu Sherlock Holmes. Consultez donc Sébastien Bottin, et les P.T.T. aux téléphoniques références ; éclairez votre religion à la graphologie de l'inévitable phrase : « Qu'aurais-je bien à vous dire, Monsieur ? » Notez soigneusement l'état du ciel, le n° du taxi, le sourire

de la concierge qui vous indiquera l'étage. Sûr de ces « documents », il faut que votre papier vous vienne entre le départ et l'arrêt de l'ascenseur...

Gustave Samazeuilh a une écriture patricienne et dessinée. Son adresse est proche la place Péreire. Sa concierge prononce « cinquième » comme une sociétaire à part entière. Il faisait hier un beau froid sec d'hiver. Tout cela, mélangé au glissement de l'ascenseur, m'a donné les trois premières lignes de cet article (il n'y a que celles-là qui coûtent). Les voici :

Avec son front découvert, sa bouche fine, Gustave Samazeuilh évoque quelque savant-homme, humaniste et philosophe, faisant retraite dans sa « librairie », curieux de ce que disent ses livres aux reliures fauve et or, ses livres et la vie.

Eh ! Je n'avais pas si mal imaginé. Après dix phrases échangées avec « l'homme du monde » qu'est Gustave Samazeuilh, c'est le bibliophile qui m'entr'ouvrait ses armoires aux trésors, et me faisait les honneurs de ses plus rares documents.

— Voici, me disait-il, *des partitions des Béatitudes et de Gwendoline de Chabrier, avec dédicaces à mon père, qui s'intéressait de très près à la musique. Voici, ce qui mieux est, la première esquisse autographe, sur deux portées et avec quelques intéressants repentirs et béquets, comme vous le voyez, de la Symphonie de Franck. Voici, avec une affectueuse dédicace, l'esquisse d'orchestre du finale de la Symphonie de Paul Dukas. Comparez, si ça vous intéresse, avec celle de Chausson, qui me fut offerte par la veuve de mon premier maître. Elle aussi est d'une « graphie » très belle, encore qu'elle ne vaille celle de d'Indy : regardez plutôt Fervaal, que d'Indy m'a donné lui-même, et surtout ce manuscrit d'Istar, qui semble tracé avec la pointe d'un stylet.*

— N'est-ce pas Ramuz qui a dit : Strawinsky est avant tout un calligraphe ? D'Indy était donc un graveur ?

— Peut-être. *Les manuscrits de Wagner que j'ai étudiés de très près à Bayreuth et dont voici quelques photographies sont des plus émouvants : on y voit vraiment couler le torrent brûlant du génie. Et connaissez-vous l'existence de ces treize mesures manuscrites, inédites bien entendu, que Richard offrit à Cosima, à la manière d'une dédicace sonore sur la partition de Parsifal et que l'admirable maestro Toscanini, qui en est le possesseur, a bien voulu faire photographier pour quelques amis ? Treize : le chiffre semble imposer son influence sur toute la destinée de Richard Wagner, au nom de treize lettres et aux treize œuvres : né en 1813, il meurt en 1883 — un 13 février, laissant un fils de treize ans... Quant à cela, c'est un étonnant dessin au crayon, par Youkowsky, le premier décorateur de Parsifal, daté du 12 février de cette année-là.*

Ce dessin se dresse sur un socle qui lui fait comme un petit autel votif au milieu du piano à queue de Gustave Samazeuilh. Mais ce piano, maintenant encombré des pré-

cieuses reliques, nous l'abandonnons pour le petit bureau proche : la fenêtre d'où Gustave Samazeuilh veut bien extraire pour moi de précieuses lettres de Debussy sur *Pelléas* et de Siegfried Wagner : ces dernières concernent cette nouvelle traduction de *Tristan*, qui a pu accorder si harmonieusement la littéralité du texte, sa pensée et sa poésie ; on a pu en juger à Bruxelles, à Strasbourg, aux Concerts Colonne. On en jugera bientôt à l'Opéra.

Gustave Samazeuilh serait-il donc le « dernier wagnérien » de sa génération ? Il n'en rougirait pas. Mais cet esprit si finement de chez nous — 100 0/0 français, dirait-on aujourd'hui — s'il n'a rien adjuré des dieux de sa jeunesse n'a rien d'exclusif, on va le voir. Il veut bien tout d'abord me dire comment il se rallia à leur culte. Voici.

Gustave Samazeuilh est donc né à Bordeaux en 1877, d'une famille où les spéculations de la haute finance n'empêchaient aucune des spéculations de l'esprit. Philosophe, membre de l'Académie des Sciences Morales, son père faisait accueil à Franck : il faisait aussi accueil, alors qu'on en était aux pizzicati de Sylvia, à Chabrier, à Fauré, à Duparc et à Chausson. Sa mère, fille de Victor Lefranc qui fut longtemps représentant des Landes au Parlement, ministre du Commerce et de l'Intérieur dans le Gouvernement de M. Thiers, était excellent pianiste et guida ses premières études. Cependant, suivant toutes les probabilités humaines, le jeune Gustave aurait été quelque éminent financier, si la musique n'échappait à tout humain calcul. Licencié en droit, diplômé de l'Ecole des Hautes Etudes, il lui faut connaître les langues étrangères. Il part ainsi pour l'Allemagne. L'Allemagne d'alors, celle de Brahms est sans doute à celle de Schumann (une des adorations, j'imagine, de Samazeuilh), comme celle d'Hindemith (une de ses aversions, j'imagine) est à celle de Brahms. Cependant sur cette « Terre Promise » de la Musique, Bismarck règne moins que Wagner. Bayreuth rayonne sur elle comme un Montsalvat : Gustave Samazeuilh en est le pèlerin ébloui. Et en Allemagne, c'est Wagner qu'il rencontre partout, à Karlsruhe où il connaît Mottl-le-Wagnérien, à Munich où règne encore Hermann Lévi, et où opère le wagnérisme ardent d'un jeune kapellmeister : Richard Strauss. Et c'est même « en Wagner » qu'il va rencontrer Debussy :

— « *Debussy qui connaît admirablement Wagner, et qui, légitimement, a tiré profit de cette connaissance de Tristan et de Parsifal dans les interludes de Pelléas et dans le Martyre, Debussy donnait en ce temps-là chez Mme X... où je fréquentais, des auditions wagnériennes commentées. Il lui fallait alors « gagner sa vie ». Entre nous, c'est peut-être un des drames de sa destinée d'artiste et qui explique bien des choses — il est vrai que sa longue maladie en explique d'autres — de n'avoir plus eu à la gagner. Pour moi d'ailleurs, le plus émouvant Debussy reste peut-être celui qu'il était déjà lors de notre rencontre ou qu'il allait être bientôt, celui de l'Après-midi d'un Faune que je déchiffrais alors avec lui, à deux pianos, et des Nocturnes, de Pelléas, de maintes mélodies et pièces de piano. Je m'honore d'avoir été un Debussyste d'avant la lettre — ou du snobisme. D'accord avec Debussy, j'étais chargé de transcrire pour piano les admirables Interludes, de Pelléas, au fur et à mesure de leur composition, pendant les dernières répétitions. Je fus ensuite, sans autre raison que mon plaisir, aux douze premières du chef-d'œuvre et, un peu comme le héros de Courteline, « j'en remarquai beaucoup qui n'y étaient pas ». Mais je fus, je suis Debussyste comme je suis Wagnérien : avec cette même indépendante sincérité, que nous inculqua si bien, quoi qu'on en ait dit, le grand Vincent d'Indy : encore un musicien injustement méconnu en ce moment, et auquel je suis toujours resté fidèle sans préoccupation de la fâcheuse politique, politique qui trop souvent divise la musique. Est-ce que d'Indy empêcha de Séverac ou Roussel d'être eux-mêmes ? Sont-ce là des musiciens « réactionnaires » ? Il ne me paraît pas. En suis-je moi-même un ? Je n'en ai guère le sentiment, moi qui tant que je fus secrétaire de la Société Nationale, et dans tant d'articles depuis trente ans, défendis sans cesse en les faisant jouer ou en les soutenant, les musiciens des écoles les plus « avancées », si tant est que ce mot ait un sens ? »*

Gustave Samazeuilh me rappelle aussi sa religion pour la mémoire de Fauré, qui l'appela à ses côtés, quand il prit, pendant la guerre, la présidence de la Société Nationale réorganisée, pour en élargir l'esprit et les programmes. Il me dit son admiration pour l'œuvre de Charpentier — dont il possède la partition originale de Louise devenue très rare, spirituellement commentée par l'auteur, — pour les œuvres de Rabaud, Hüe, G. Pierné, de Ravel, Roussel, Schmitt, Stravinsky, dont les partitions, amicalement dédiées, enrichissent sa bibliothèque. Il me dit aussi

sa vénération affectueuse pour Paul Dukas, son « guide spirituel » en quelque sorte, et qu'il considère comme un des plus grands musiciens dont la France puisse s'enorgueillir, — si elle y songeait ! Munie de précieux autographes thématiques, *Ariane* est une de ses partitions de chevet, et l'on sait qu'il fut aussi l'ardent défenseur des œuvres d'Alfred Bachelet ; *Scemo*, la *Cloche*, hier encore le *Jardin sur l'Oronte*...

Mais notre conversation se poursuit, sur mille sujets... Samazeuilh ne fait aucune allusion à son *Chant de la Mer* qui, impressionniste et impressionnant, est une de ses plus vastes compositions pour le piano. Prenant la mer à l'heure même où Debussy l'abandonne, il nous en offre la changeante image jusqu'aux « premiers feux » de l'aurore. S'il s'est tu là-dessus, c'est qu'il n'a rien de ces musiciens égocentristes qui dérangent Mozart et Jean-Sébastien pour exéger leurs moindres élucubrations. C'est donc sous ma responsabilité que je signale l'écriture étonnamment pianistique, « à la Liszt » a-t-on dit, de cette œuvre d'un compositeur qui se double d'un pianiste remarquable. L'habileté qu'il y montre, il en a fait profiter des transcriptions qui nous font passer de l'orchestre aux cent voix aux quatre-vingt-cinq touches d'un piano. Ces transcriptions dépassent la centaine !

Pour en revenir à ses œuvres originales, Gustave Samazeuilh donna en 1900, 1901 et 1902, un *Quatuor à Cordes*, une *Suite pour le Piano* et une *Sonate pour le violon*, celle-ci dédiée à Eugène Ysaye et Raoul Pugno. Bien entendu, ce n'est pas la seule. Ce n'est pas la moins belle non plus. Les grands concerts ont à leur programme (et depuis cette année-ci les Concerts Padeloup eux-mêmes !) *Le Sommeil de Canope* et *Nuit*.

Dans un substantiel article paru au *Ménestrel*, Gustave Samazeuilh lui-même a parlé de ce qui constitue, à ses yeux, l'essentiel de toute œuvre : sa « signification poétique ». Sans doute ne faut-il pas appliquer cette pensée au prétexte littéraire qui l'inspire : la *Suite en sol majeur* ou la *Sonate en si mineur*, n'en sont pas plus dépourvues que *Nuit* ou *Le Sommeil de Canope*. Cependant — je ne suis pas le premier à le souligner — les deux grands thèmes autour desquels se cristallise son inspiration semblent bien être la mer et la nuit : ils s'allient dans *Le Chant de la Mer* déjà cité. Gustave Samazeuilh se sent attiré par le mystère, l'infini, la sérénité parfaite surtout de « la maritime nuit » ou de « l'océan nocturne », dirait Henri de Régnier, dont il est impossible qu'il n'aime la perfection un peu hautaine et l'émotion un peu distante. Robert Dézarnaux n'a-t-il pas parlé de sa « musique alexandrine » ? Et le texte, voire le seul titre de *Naiades au Soir* n'évoque-t-il pas l'auteur d'*Aréthuse* ? « Elles dansent, lentes et souples, sur la grève humide où meurt le flot mouvant de la mer murmurante. » Eh oui ! tout cela serait à peu près juste, dirait un contradicteur, s'il n'y avait, parmi ses œuvres maîtresse certaine *Nef* qui d'après Elémir Bourges, reprend le mythe lyrique de Prométhée, et certaine expressive *Gitane*, certain douloureux *Chant d'Espagne*, certaine ironique *Sérénade* pour guitare évoquant les prestiges ibériques.

De tout cela, cependant, Gustave Samazeuilh ne parle pas volontiers. Il ne fait que m'indiquer en passant un projet qu'il aurait de musique pour le théâtre. Tout au plus, veut-il bien m'initier à la genèse du *Cercle des Heures* qui sera, sous sa nouvelle forme vocale et orchestrale, sa participation à la saison 34. Un texte de l'Anthologie Chinoise mis en musique lui était passé par les mains : il lui suggéra une autre notation musicale, qu'il jeta aussitôt sur le papier. Mais la première de ces « heures » ainsi réalisée en deux tours de grande aiguille en appela une seconde : elles formèrent bientôt une guirlande, un cercle, un liederkreis, dont un prélude noua tous les thèmes en bouquet. Et cette œuvre de subtile poésie n'est pas sans souligner mieux que toute autre peut-être un trait de l'art de Samazeuilh. « Le domaine de la poésie est vaste », dit Yang Tsen Tsaï ; mais si vaste que soient les sujets qu'affectionne Samazeuilh, si large que soit l'émotion qui les enveloppe, il n'y méprise jamais, à l'exemple de Li-Taï-Pé ou de Tou Fou, maîtres en perfection, le détail précieux, rare, quintessencié. J'éai cité tantôt Henri de Régnier. J'aurais évidemment pu, pour passer à la peinture, citer Aman Jean. J'aurais maintenant pour rester dans la peinture, à évoquer une de ces magiques peintures chinoises sur soie, dont Victor Ségalen a dégagé la signification profonde, sans craindre pour Gustave Samazeuilh, Bordelais comme Montaigne et à qui rien d'humain n'est étranger, de faire appel à de trop subtiles correspondances.

— *J'ai rédigé pendant la guerre, me dit-il, sous l'égide de la Chambre de Commerce de Paris une publication périodique de propagande française chez les neutres, qui a rendu d'appréciables services et qu'on aurait dû maintenir. Un de mes étonnements*

fut alors de constater celui de bon nombre de personnalités, dirigeantes de la politique ou des affaires, devant un musicien dont la compétence dépassait les lignes de la portée. La culture générale n'a jamais fait tort qu'à ceux qui n'avaient rien à dire : et c'est ce qui manque peut-être à trop de « jeunes » d'aujourd'hui. Elargir l'horizon de la pensée, c'est souvent élargir les effusions du cœur. Or, j'ai la faiblesse de croire — avec Beethoven, Wagner, mes maîtres d'Indy, Dukas, Fauré et quelques autres — à la seule musique qui vient du cœur pour y retourner. Les froids discours des cliniciens du contrepoint dont heureusement le règne diminue, de jour en jour, me touchent peu. Cette « chaleur sainte » — n'est-ce pas ainsi que Keats définissait la poésie... ou la musique ? — cette chaleur sainte, je la recherche partout inlassablement, sans parti-pris : c'est bien le seul plaisir que peut offrir le métier des critiques ; c'est par là qu'on peut encore, dans cet ingrat métier, servir la Musique.

Et ce verbe wagnérien, qu'il ne souligne même pas, pourrait bien il me semble, servir de devise à toute l'activité, à toute la vie de Gustave Samazeuilh.

JOSE BRUYR.